Zeitschrift: Vox Romanica
Herausgeber: Collegium Romanicum Helvetiorum
Band: 27 (1968)

Artikel: Le sujet et la signification du "Chevalier de la charrette"
Autor: Rychner, Jean
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-22572

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Le sujet et la signification du «Chevalier de la charrette»

L'article qui suit est le dernier de trois. Le premier[1] tendait à libérer le *Lancelot* de l'hypothèque que faisait peser sur son interprétation le sens traditionnellement prêté aux vers 26–27 de son prologue: *Matiere et san l'an done et livre La contesse ...* J'ai montré dans un deuxième article[2] l'influence exercée sur la critique par ces vers, qui ont fondé l'idée que le sujet et la signification du roman, sans rapports nécessaires l'un avec l'autre, avaient été imposés à Chrétien de Troyes par Marie de Champagne. Et je me risque aujourd'hui à une interprétation d'ensemble. Elle m'est personnelle en ceci peut-être qu'elle intègre des interprétations partielles éparses dans la critique du *Lancelot,* ou qu'elle infléchit ici ou là des idées exprimées par d'autres, mais chacun reconnaîtra d'emblée la dette considérable que j'ai contractée à l'égard des meilleurs auteurs en la matière. Ces auteurs, dont on trouvera facilement la liste dans mon deuxième article, je demande pourtant la permission de ne pas les citer constamment; j'aimerais en effet pouvoir avancer de mon propre pas et conserver avec le texte un contact direct. Mais je ferai une exception pour citer en tête le nom du dédicataire de la présente étude, Reto Bezzola, qui n'apparaît pas dans l'article cité, car l'ouvrage qu'il a consacré à Chrétien de Troyes concerne principalement *Erec et Enide,* et non le *Chevalier de la charrette.* L'importance de ce livre dépassait de beaucoup son apparence modeste: il ouvrait des voies nouvelles à l'interprétation du roman courtois et il a exercé de fait une influence très marquée sur plusieurs des critiques ultérieurs. J'avoue avec amitié et reconnaissance tout ce que je lui dois personnellement.

*

Au soir d'une journée sans aventure (2521/2507)[3], Lancelot et ses deux compagnons sont descendus, au royaume de Gorre, chez un chevalier hospitalier originaire de Logres. Tous les enfants de cette famille unie s'affairent à leur service.

[1] *Le prologue du Chevalier de la charrette, VRom. 26* (1967), 1–23.

[2] *Le prologue du Chevalier de la charrette et l'interprétation du roman,* dans *Mélanges offerts à Rita Lejeune,* à paraître.

[3] Je cite en premier lieu la numérotation de W. Foerster (*Der Karrenritter und das Wilhelmsleben von* Christian von Troyes, Halle 1899), et en second lieu celle de M. Roques (*Les romans de Chrétien de Troyes ... III: Le Chevalier de la charrette,* Paris 1958). Je fais les citations dans le texte de Foerster, en me permettant, le cas échéant, d'en modifier la ponctuation.

2566/2552 Li chevaliers et si dui fil
Font de lor ostes mout grant joie.

On allume les chandelles, on passe l'aiguière, on prend place à table.

2578/2564 Riens qu'an poïst leanz veoir
N'estoit charjable ne pesanz.

Mais un chevalier plus orgueilleux qu'un taureau fait irruption dans ce bonheur. Entré tout armé sur son cheval, il couvre Lancelot de sarcasmes: la honte de la charrette aurait dû lui interdire à jamais le projet présomptueux et fou de franchir le Pont de l'Epée. La famille accueillante se désole d'apprendre le triste passé de son hôte:

2620/2606 «Ha, Deus! con grant mesavanture!»
Fet chascuns d'eus a lui meïsmes.
«L'ore que charrete fu primes
Pansee et feite soit maudite,
Car mout est vis chose et despite!»

Mais ils retrouvent leur joie après que Lancelot a tué le chevalier orgueilleux:

2956/2942 Mes a toz ces qui an la lande
Orent la bataille veüe
An est mout granz joie creüe;
Si desarment tot maintenant
Le chevalier, joie menant,
Si l'enorent de quanqu'il sevent.
Tot maintenant lor mains relevent,
Que au mangier rasseoir vuelent.
Or sont plus lié que il ne suelent,
Si manjüent mout lieemant.

Joie interrompue, trouble, désolation, joie retrouvée: ce schème, qui représente si bien la permanence de l'effroi et la ténacité de l'espérance, sous-tend ici un épisode court qui permet de bien le saisir. Mais il encadre aussi tout le roman.

Le roi Arthur a tenu sa cour à l'Ascension. Après le repas, le roi et la reine restent avec les barons et les dames, et Keu mangeait avec les connétables. Si ne règne pas à proprement parler la joie, qui résulte d'une libération, ce sont du moins un ordre et une harmonie où, comme l'a dit J. Mandel[4], chaque chose, chaque être est à sa place habituelle et rassurante.

C'est dans cet ordre, et ce bonheur en somme, que fait irruption Méléagant pour lancer son défi. Le bonheur cède alors à la consternation:

63/61 Li rois respont qu'il li estuet
Sofrir, s'amander ne le puet,
Mes mout l'an poise duremant.

---

[4] *Elements in the Charrette world: the father-son relationship, MPh. 62* (1964), 98.

82/80 Ce oïrent el palés maint,
S'an fu la corz tote estormie.

Enjambons maintenant d'un seul pas tout le récit et lisons quelques-uns de ses derniers vers. Au retour de Lancelot:

6836/6814 N'i a nul tant de grant aé
Ou de petit, joie n'an face.
Joie depiece et si esface
La dolor qui einçois i ert;
Li diaus s'an fuit, si i apert
Joie, qui formant les revele.

Après la mort de Méléagant:

7115/7093 Li rois et tuit cil qui i sont
Grant joie an demainnent et font.
Lancelot desarment adonques
Cil qui plus lié ne furent onques,
Si l'an ont mené a grant joie.

Tel est le schème fondamental qui encadre l'action du roman, et c'est dans ce schème que sera décrit et célébré l'amour de Lancelot pour Guenièvre. La carrière du héros s'insère entre ces deux termes: le moment où la communauté arthurienne est abattue par le surgissement du malheur, et celui où le héros, maîtrisant ce malheur en tuant l'adversaire, rétablit la joie. Le schème à lui seul est profondément significatif; il place d'emblée le roman à un niveau plus haut et plus général que celui que lui assignerait la seule illustration d'un mode de l'amour, le mode courtois.

L'analyse du schème qu'a donnée Erich Köhler[5] reste très pénétrante, même si l'on n'est pas d'accord avec son interprétation sociologique et si l'on considère la menace qui pèse sur la communauté comme liée au destin permanent de l'homme plutôt qu'à telle situation hostile de son histoire. Ici, l'abattement du roi et de la cour découle du sort des prisonniers, *chevaliers, dames et puceles* (55/53), que Méléagant retient *el rëaume don nus n'eschape* (1948/1936),

645/641 Don nus estranges ne retorne,
Mes par force el païs sejorne
An servitume et an essil.

1916/1904 Don n'ist ne sers ne jantis hon
Qui ne soit de la antor nez,
N'ancor n'an est nus retornez.

Il ne fait aucun doute pour moi que, tout évhémérisé qu'il soit, comme l'exige la narration romanesque, le royaume de Gorre ne «signifie», dans l'intention même de Chrétien de Troyes, le pays des morts. Voilà qui généralise singulièrement la portée

[5] *Ideal und Wirklichkeit in der höfischen Epik,* Tübingen 1956. Résumé en français dans *Revue de l'Institut de sociologie 2* (1963).

du roman. C'est l'abattement majeur auquel puisse être en butte toute «cour» de ce monde, c'est la menace des menaces, que le héros aura pour mission de dissiper.

Le schème veut que la cour, amputée des chevaliers, des dames et des pucelles que Méléagant retient en sa prison, séparée à toujours de cette autre partie d'elle-même, puisse être sauvée par la vocation héroïque d'un seul des siens. Le défi de Méléagant lie le sort de tous à la vertu d'un seul:

72/70 «Rois, s'a ta cort chevalier a
Nes un, an cui tant te fiasses
Que la reïne li osasses
Baillier por mener an cel bois
Aprés moi, la ou je m'an vois,
Par un covant l'i atandrai
Que les prisons toz te randrai
Qui sont an essil an ma terre,
Se il vers moi la puet conquerre
Et s'il fet tant qu'il l'an ramaint.»

Arthur peut ainsi jouer à quitte ou double. Méléagant lui offre l'occasion d'un rachat général, mais au prix d'une mise terrible: la reine. En la sauvant, le champion libérerait aussi les prisonniers; mais s'il échoue, la communauté, privée déjà d'un si grand nombre des siens, aura de plus perdu sa reine. Ainsi, Lancelot pourra ne penser qu'à la reine, il n'en sera pas moins le libérateur. Erec, Yvain, Perceval même, résolvent à travers les épreuves une mise en cause personnelle; Lancelot répond pour tous au défi de Méléagant.

De l'autre côté de la frontière, au royaume de Gorre, le destin collectif se joue également sur un seul homme, qui sera le héros. Le vavasseur à Lancelot:

2116/2104 «Vos n'an istroiz, ce cuit, ja mes.
– Si ferai, fet il, se je puis.»
Li vavasors li redit puis:
«Comant? Cuidiez an vos issir?
– Oïl, se Deu vient a pleisir,
Et j'an ferai mon pooir tot.
– Donc an istroient sanz redot
Trestuit li autre quitemant,
Car puis que li uns leaumant
Istra fors de ceste prison,
Tuit li autre sanz mesprison
An porront issir sanz deffanse.»

Rien n'est à la fois plus personnel et ne concerne davantage le sort commun que le drame qui se noue. Entre ces deux communautés qui n'en font qu'une, celle des vivants et celle des morts, le chemin, étroit au point de se réduire une fois au tranchant d'une épée, ne laisse de place qu'à la carrière solitaire du héros:

2178/2166 N'i puet passer qu'uns seus chevaus.

Pourtant, le défi de Méléagant ne tente d'abord que la présomption du faux héros. Aggravant le désordre et la peine, Keu exige au lieu de donner, menace et oblige le roi et la reine à d'humiliantes démarches:

109/107 Soiiez a cort, et sachiez bien
Que je n'ai an cest monde rien
Que je por vostre remenance
Ne vos doingne sanz demorance.

150/148 Et la reïne de si haut
Com ele estoit as piez li chiet.

Puis, par l'artifice du don contraignant, il demande à défendre la reine contre Méléagant.

182/180 Le roi poise et si l'an revest,
Car ains de rien ne se desdist;
Mes iriez et dolanz le fist
Si que bien parut a son vout.
La reïne an repesa mout,
Et tuit diënt par la meison
Qu'orguel, outrage et desreison
Avoit Kes demandee et quise.

La reine est perdue et ne reviendra jamais, pensent ceux qui la voient partir. On remarquera en particulier le vers 219: la menace est mortelle.

217/215 Au departir si grant duel firent
Tuit cil et celes qui l'oïrent
Con s'ele jeüst morte an biere.
Ne cuident que revaingne arriere
Ja mes an trestot son aage.
Li seneschaus par son outrage
L'an mainne ...

Orgueil, outrage et déraison, c'est-à-dire présomption, excès et légèreté! Par conséquent, non pas salut, mais dangers accrus pour la cour. Sa signification justifie bien davantage l'épisode que son utilité narrative (selon une règle quasi-générale chez Chrétien): il dessine au début du roman la figure de l'anti-héros, propre à dégager, à rehausser celle du héros véritable, à définir par leurs contraires les vertus vraiment héroïques.

Parmi les qualités de Lancelot, certaines ressortissent au portrait de tout premier rôle. Etant naturellement beau, fort et courageux, il se tire des situations les plus périlleuses:

2673/2659 Et sachiez, ne ressanbloit pas,
Si com il s'an aloit le pas
Armez de trestotes ses armes
Et tint l'escu par les enarmes
Et sor son cheval fu montez,

Qu'il deüst estre mescontez
N'antre les biaus n'antre les buens.

1150/1138 Antr'aus se lance et fiert del cote
Un serjant, et un autre aprés.
Les deus que il trova plus pres
Hurte des cotes et des braz
Si qu'andeus les abat toz plaz.

Il est de plus habile et compétent; il sait forcer le chevalier du gué au combat (802–843/792–833), calmer le zèle intempestif de ceux qu'il va libérer (2472–2503/2458–2489), résoudre le dilemme difficile que lui pose la pucelle à la mule fauve en lui demandant la tête de celui qui vient d'implorer sa merci au nom de Dieu (2844–2891/2830–2877), ou régler un combat judiciaire (4963–4967/4943–4947).

Ce sont là, certes, des qualités estimables; mais voici de réelles vertus, qui grandissent singulièrement sa stature. Lancelot endure la souffrance et tient pour rien ses blessures. A Baudemagu qui lui conseille de soigner ses plaies avant d'affronter Méléagant, il répond:

3408/3392 De nule chose ne me duel
Ne je n'ai plaie qui me nuise.
Menez moi tant que je le truise,
Car a teus armes con je port
Sui prez qu'or androit me deport
A cos doner et a reprandre.

3462/3446 La bataille tot or androit
Eüst feite mout volantiers,
Si n'a il mains ne piez antiers,
Ainz les a fanduz et plaiiez.

Il est inaccessible au trouble.

518/514 A mie nuit de vers les lates
Vint une lance come foudre,
Le fer dessoz, et cuida coudre
Le chevalier parmi les flans
Au covertoir et as dras blans
Et au lit ou il se jisoit.
An la lance un penon avoit
Qui toz estoit de feu espris.
El covertoir est li feus pris
Et es dras et el lit a masse.
Et li fers de la lance passe
Au chevalier lez le costé,
Si qu'il li a del cuir osté
Un po, mes ne fu pas bleciez.
Et li chevaliers s'est dreciez,
S'estaint le feu et prant la lance,
Anmi la sale la balance,

Ne por ce son lit ne guerpi,
Ainz se recoucha et dormi
Tot autressi seüremant
Com il ot fet premieremant.

Aux antipodes de la présomption de Keu, sa totale assurance lui permet de garder la mesure, sans vanteries ni prétentions. Lorsqu'il rencontre le chevalier qui prétend à la main de la demoiselle amoureuse et que celle-ci lui dit en substance: «On va voir ce que vous valez et si vous saurez me défendre», Lancelot lui répond:

1548/1536 Et cil li dit: «Alez, alez!»
Et ceste parole autant vaut
Con se il deïst: «Po m'an chaut,
Que por neant vos esmaiiez
De chose que dite m'aiiez.»

Un peu plus tard, aux provocations du prétendant, Lancelot

1605/1593 ... de rien ne s'aïre
De tot l'orguel qu'il li ot dire,
Mes sanz ranposne et sanz vantance
A chalangier la li comance,
Et dist: «Sire, ne vos hastez,
Ne voz paroles ne gastez,
Mes parlez un po a mesure.»

1618/1606 Et cil otroie que l'an l'arde
S'il ne l'an mainne mal gre suen.
Et cil dit: «Ne seroit pas buen
Se mener la vos an leissoie;
Sachiez, einçois m'an conbatroie.»

Les insultes du chevalier orgueilleux laissent Lancelot froid; il trouve même moyen de plaisanter, tant il est assuré:

2615/2601 A ce que cil dire li ot
Ne li daingne respondre mot.

Le chevalier orgueilleux:

2655/2641 «Des que tu ce feire ne viaus,
Cui qu'an soit la honte et li diaus,
Venir te covandra la fors
A moi conbatre cors a cors.»
Et cil dit por lui amuser:
«Se jel pooie refuser,
Mout volantiers m'an soferroie;
Mes einçois voir me conbatroie
Que noauz feire m'esteüst.»

Il ne doute pas de pouvoir forcer sans bruit les barreaux qui le séparent de la reine:

4645/4627 «Dame, fet il, or alez donques,
Mes de ce ne dotez vos onques
Que je i doie noise feire.
Si soef an cuit les fers treire
Que ja ne m'i traveillerai
Ne nelui n'i esveillerai.»

Il sourit de l'inquiétude de ses compagnons à l'entrée du Pont de l'Epée:

3087/3073 «Mes or aiiez pitié de vos,
Si remenez ansanble o nos!
De vos meïsmes avroiz tort
S'an si certain peril de mort
Vos metiiez a esciant.»
Et cil lor respont an riant:
«Seignor, merciz et grez aiiez
Quant por moi si vos esmaiiez:
D'amor vos vient et de franchise.
Bien sai que vos an nule guise
Ne voldriiez ma mescheance;
Mes j'ai tel foi et tel creance
An Deu qu'il me garra par tot,
Cest pont ne ceste eve ne dot
Ne plus que ceste terre dure,
Ainz me vuel metre an avanture
De passer outre et atorner.
Miauz vuel morir que retorner.»

Calme et confiant en sa force, amusé des craintes et des provocations des autres, Lancelot est néanmoins pressé, plein de hâte en même temps que de détermination. Quand il apparaît pour la première fois à nos yeux, il chevauche une monture fourbue:

274/272 Sor un cheval doillant et las
Et panteisant et tressüé.

299/297 Car mout l'avoit le jor pené
Et traveillié et sormené.

Il ne prend ensuite pas le temps de choisir le meilleur des deux chevaux que Gauvain lui offre, mais saute sur le plus proche et repart au galop. Chrétien ne nous dit pas dans quelle poursuite Lancelot était engagé déjà, mais peu importe: le mépris de l'explication réaliste fait ressortir d'autant mieux la signification de l'attitude: Lancelot ne s'épargne pas; il tend au but le plus rapidement et par le plus court chemin, le plus *droit*.

729/725 Et ses chevaus mout tost l'an porte,
Qu'il ne vet mie voie torte,
Mes la meillor et la plus droite.

Il refuse de sortir du *droit chemin batu:*

1392/1380 «Des que je m'i sui anbatuz,
Je ne tornerai autre san.»

ou de suivre des routes moins dangereuses mais plus longues:

2159/2147 «Se vos croire me voliiez,
Au pont de l'espee iriiez
Par une plus seüre voie,
Et je mener vos i feroie.»
Et cil qui la menor covoite
Li demande: «Est ele aussi droite
Come ceste voie de ça?
– Nenil, fet il, einçois i a
Plus longue voie et plus seüre.»
Et cil dit: «De ce n'ai je cure;
Mes an cesti me conseilliez!»

Et c'est par le *droit chemin* qu'il parvient au Pont de l'Epée:

3017/3003 Lor droit chemin vont cheminant,
Tant que li jorz vet declinant,
Et vienent au pont de l'espee
Aprés none vers la vespree.

Le héros donc coupe au plus court; comme lui-même le dit d'un beau mot, il *s'adrece:*

1382/1370 «Estez, dameisele, fet il;
N'alez pas bien, venez de ça!
Onques, ce cuit, ne s'adreça
Qui fors de cest chemin issi.»

Selon une autre belle expression, il refuse de *gaster le tans:*

3406/3390 «Mes je gast le tans et pert ci,
Que perdre ne gaster ne vuel.»

A trois reprises, il lui arrive d'avoir honte de tarder trop à l'emporter sur ses adversaires, de *gaster le jor* et de perdre ses coups: il se concentre alors et l'emporte en peu de temps:

874/864 Mout granz cos antredoner s'osent
Tant que la bataille a ce monte
Qu'an son cuer an a mout grant honte
Li chevaliers de la charrete,
Et dit que mal randra la dete
De la voie qu'il a anprise
Quant il a si grant piece mise
A conquerre un seul chevalier.
S'il an trovast an un val hier
Teus çant, ne croit il ne ne panse
Qu'il eüssent vers lui deffanse,

S'an est mout dolanz et iriez
Quant il est ja si anpiriez
Qu'il pert ses cos et le jor gaste.
Lors li cort sore et si le haste
Si que cil li ganchist et fuit;
Le gué, mes que bien li enuit,
Et le passage li otroie.

2736/2722 D'ire trestoz li cuers li tranble,
Qu'il deüst, ce li est a vis,
Avoir mout grant piece a conquis
Celui a cui il se conbat.
Lors le fiert si qu'il li anbat
L'espee mout pres de la teste,
Si l'anvaïst come tanpeste.

3722/3704 Ce tient a honte et a grant let
Lanceloz tant que il s'an het
Qu'une grant piece a, bien le set,
Le pis de la bataille eü,
Si l'ont tuit et totes veü.
Lors saut arriere et fet son tor
Et met antre lui et la tor
Meleagant trestot a force.

Les vertus héroïques de Lancelot répondent ainsi à la peur inspirée par le défi de Méléagant. Une confiance sans faille le préserve de l'inquiétude, du doute et de la crainte; concentré et déterminé dans une mission qu'il «tend» au maximum, il prend au plus court sans «gâter» une minute de son temps. Ses vertus ne me paraissent pas surnaturelles; tout au contraire, dirai-je: c'est en donnant la réalisation la plus pleine à la vertu humaine de courage qu'il conjure la crainte et qu'il rachète l'homme.

Il dissipe les fantasmes. D'un interdit, il l'élucide:

484/480 «Dites moi, fet il, la querele
Por quoi cist liz est an deffanse.»

Ces tombes, à quoi servent-elles?

1886/1874 Li chevaliers le moinne apele
Et dist: «Cez tonbes qui ci sont,
De quoi servent?»

Il pose les questions (comme Perceval aurait dû le faire): rien ne doit rester dans l'ombre.

Ses compagnons voient à l'autre bout du pont deux lions prêts à le démembrer s'il réussit à passer: «Regardez! Ils vous suceront le sang, dévoreront votre chair, rongeront vos os» (3077–3079/3063–3065). Exagérations, chimères enfants de la peur que ces lions! Lancelot n'en retrouvera pas trace: il a suffi qu'il entreprenne la

traversée sans trembler pour qu'ils disparaissent. Sa carrière trace un chemin de lumière et de clarté.

Aux yeux de Jean Frappier, la quête de Lancelot «est comme marquée par le caractère du héros»[6]. Oui, sans doute. Mais pourquoi le héros a-t-il ce caractère-là, si ce n'est précisément parce que sa mission est héroïque? Je dirais donc de préférence, en sens inverse, que le schème mythique et héroïque fondamental de l'œuvre a dicté le caractère de Lancelot.

Les aventures, ou les épreuves, qui confirment la vocation du héros et le qualifient pour assurer le salut de la cour, appartiennent au monde féerique. Contées sans souci de réalisme, elles n'ont de «réalité» que leur signification[7]. La narration les déroule nécessairement dans une successivité, mais elles représentent une vérité bien plus qu'elles ne marquent les étapes d'une biographie. L'auteur ne se soucie d'ailleurs ni de déterminer ni de justifier l'espace et le temps où il les place.

402/398 De bas vespre a un chastel vienent,
Et ce sachiez que li chastiaus
Estoit mout riches et mout biaus.

942/932 Tant que de bas vespre trova
Une dameisele venant
Mout tres bele et mout avenant,
Bien acesmee et bien vestue.

Le monde de l'aventure ne se justifie pas; il est absolu. Un château *clos a la reonde de haut mur et d'eve parfonde* (979–980/969–970), une fontaine *anmi uns prez* (1359/1347), une clairière où il y *avoit puceles et chevaliers et dameiseles qui jooient a plusors jeus* (1647–1649/1635–1637): ils jouent depuis toujours; nous sommes partout et jamais, dans un décor qui ne doit rien qu'à lui-même.

Des demoiselles informées jalonnent l'itinéraire infaillible, et c'est mystérieusement parfois la même[8]. La convention du guerredon règle les services qu'elles échangent avec le héros[9]. Un chevalier d'âge, qui sur un cheval d'Espagne a pris la pose de la majesté, sait les choses et devine Lancelot. Tout se sait dans le monde de l'aventure, «comme dans le royaume de Féerie de Perrault ou comme dans la

[6] *Chrétien de Troyes, l'homme et l'œuvre,* Paris 1957, p. 136.

[7] «Le monde féerique acquiert une réalité essentielle du fait qu'il est ou semble être fait de symboles» (R. Guiette, *Symbolisme et «senefiance» au moyen-âge,* publié d'abord dans *Cahiers de l'Association internationale des études françaises 6* [1954], 107–122, réimprimé dans *Questions de littérature,* Gand 1960, p. 47).

[8] Il me semble que la demoiselle qui accompagne le chevalier du gué est la même que la demoiselle du carrefour; je comprends du moins les vers 929–933/919–923 comme une allusion aux vers 626–630/622–626. La demoiselle s'exprime en des termes voisins de ceux que Gauvain avait employés dans l'offre que Lancelot avait en quelque sorte surclassée. Ce serait un clin d'œil très discret et très secret ...?

[9] Cf. vers 709/705, 930/920, 2814/2800.

jungle de Kipling», a dit Mario Roques, car tout y est, en un sens, permanent et simultané, malgré les métamorphoses. La honte de la charrette précède Lancelot, mais n'appartient-elle pas à sa vérité plutôt qu'à son histoire?

L'épreuve attend et désigne le héros.

472/468 La dameisele prist andeus
Ses hostes qu'ele ot ostelez;
Deus liz mout biaus et lons et lez
Lor mostre et dit: «A oés voz cors
Sont fet cist dui lit ça defors;
Mais an celui qui est de la
Ne jist qui desservi ne l'a:
Il ne fu pas fez a vostre oés.»

1128/1116 «Se la voie m'estoit delivre,
Quel enor i avroie gié
Se cil me donoient congié
De passer outre sanz chalonge?
Donc i passeroit sanz mançonge
Aussi li pires hon qui vive.»

1911/1899 «Et letres escrites i a,
Qui dïent, cil qui levera
Ceste lame seus par son cors
Getera ceus et celes fors
Qui sont an la terre an prison.»

S. Bayrav l'a remarqué: «La seule chose que le chevalier errant ne rencontre jamais dans ses pérégrinations soi-disant désordonnées, c'est le hasard.»[10]

La convention veut d'autre part que le héros accepte l'aventure. Lancelot pourrait tout aussi bien aller coucher ailleurs que chez la demoiselle amoureuse, mais «il lui faut consentir, à son cœur et son corps défendant», comme le dit G. Cohen sans se demander pourquoi[11], car un lien conventionnel irréfutable lie le héros à l'aventure. Le *covant* que doit tenir Lancelot envers son hôtesse, c'est cela bien plutôt qu'une promesse qu'il n'a d'ailleurs pas formulée. Sa vocation l'oblige à se soumettre à l'épreuve:

1220/1208 Covanz le vaint et si le froisse.[12]

Les *costumes* anciennes du royaume de Logres qui fixent avec précision les règles selon lesquelles un chevalier «conduit» une demoiselle (1314–1328/1302–1316) n'ont rien à envier au monde de l'aventure, qui est aussi celui de la nécessité et de la convention. Mais le monde de l'aventure ne se confond nullement avec le royaume de Logres. Remarquons par exemple que les prisonniers de Logres au royaume de

[10] *Symbolisme médiéval: Béroul, Marie, Chrétien,* Paris-Istanbul 1957, p. 111.

[11] *Un grand romancier d'amour et d'aventure au XIIe siècle: Chrétien de Troyes et son œuvre,* Paris 1931, p. 234.

[12] Cf. aussi vers 1052/1042, 1067/1057, 1136/1124, 1167/1155, 1270/1258.

Gorre, dont l'affabulation romanesque veut qu'ils vivent dans l'histoire et non dans l'absolu de la féerie, ne partagent pas l'information des personnages féeriques. Le chevalier hospitalier et sa famille n'apprennent la honte de la charrette que de la bouche du chevalier orgueilleux, personnage du monde de l'aventure (2608–2636/ 2594–2622). Pour qu'il le sache, il faut qu'on ait *dit et conté* au vavasseur

2130/2118 Qu'uns chevaliers de grant bonté
El païs a force venoit
Por la reïne que tenoit
Meleaganz, li fiz le roi.

Et les prisonniers de Logres révoltés contre leurs geôliers de Gorre ne reconnaissent pas spontanément leur libérateur:

2421/2409 Mes cil de Logres s'an mervoillent,
Qu'il nel conoissent, et consoillent
De lui as fiz au vavasor.
Tant an demandent li plusor
Qu'an lor dist: «Seignor, ce est cil
Qui nos gitera toz d'essil ...»

Bref, la société arthurienne, même en ses membres exilés au royaume de Gorre, obéit à la loi des causes et des effets; elle est motivée. La représentation du monde s'étage: au niveau de la cour d'Arthur, représentation de la société humaine; au niveau féerique, figure des luttes que mène l'homme pour maîtriser les questions qui hantent sa conscience et mettent en cause son destin. On comprend donc que le monde absolu et conventionnel de la féerie soit le théâtre où le héros libérateur de la communauté de Logres affirme un courage propre à la sauver de la menace essentielle de Gorre.

La mission libératrice de Lancelot ne concerne pas au premier chef la reine, mais l'ensemble des exilés. Je ne parle pas de ce qu'il pense et ressent lui-même, nous y viendrons, mais du schème sur lequel l'œuvre est construite. La bataille livrée contre Méléagant a certes pour enjeu le plus immédiat la reine, mais le duel a été proposé comme l'occasion d'une libération générale. Méléagant a rappelé d'abord l'existence même des prisonniers, pour fixer ensuite la question de leur rachat: défendre victorieusement la reine contre lui.

La critique, fascinée par l'amour de Lancelot pour Guenièvre, a parfois presque oublié la libération des prisonniers. G. Paris la traitait de «malencontreuse addition»[13], parce qu'il n'en retrouvait pas la trace dans les sources possibles de la *Charrette* et que le mérite d'un auteur était à ses yeux proportionnel à sa fidélité. Mais qui ne voit que, si la libération des prisonniers appartenait en propre à Chrétien, ce serait au contraire une raison de plus de s'y arrêter?

[13] *Etudes sur les romans de la Table Ronde* II: *Le conte de la Charrette,* R 12 (1883), 515, N 4.

Elle occupe en fait une place très importante dans le roman. Lancelot tient d'elle, et d'elle exclusivement, son caractère de messie, caractère dont on ne sait que faire si on voit en lui le seul amant courtois. Si «l'aventure du cimetière et de la pierre soulevée du tombeau» confère à Lancelot «un aspect messianique»[14], elle concerne étroitement sa mission libératrice:

1912/1900 «... cil qui levera
Ceste lame seus par son cors
Getera ceus et celes fors
Qui sont an la terre an prison.»

1944/1932 «Et vos, s'il vos plest, me redites,
An cele tonbe, qui girra?
– Sire, cil qui deliverra
Toz ces qui sont pris a la trape
El rëaume don nus n'eschape.»

Le moine ne mentionnera la reine qu'incidemment, plus tard, en renseignant le vieux chevalier:

1984/1972 «Il vet rescorre la reïne,
Et il la rescorra sanz dote.»

pour ajouter aussitôt:

«Et avuec li l'autre jant tote.»

On n'est le messie ni d'un seul homme ni d'une seule femme: il y faut une communauté liée par le destin.

C'est par cette communauté des prisonniers que Lancelot est attendu, est espéré:

2302/2290 «Car cil de Logres sont a ost
Venu sor ceus de ceste terre,
S'ont ja commanciee la guerre
Et la tançon et la meslee;
Et diënt qu'an ceste contree
S'est uns chevaliers anbatuz
Qui an mainz leus s'est conbatuz,
N'an ne li puet contretenir
Passage, ou il vuelle venir,
Que il n'i past, cui qu'il enuit.
Et diënt an cest païs tuit
Que il les deliverra toz
Et metra les noz au dessoz.»

2424/2412 Tant an demandent li plusor
Qu'an lor dist: «Seignor, ce est cil
Qui nos gitera toz d'essil
Et de la grant maleürté
Ou nos avons lonc tans esté,

[14] J. Frappier, *op. cit.*, p. 146.

Si li devons grant enor feire
Quant por nos fors de prison treire
A tant perilleus leus passez,
Et passera ancore assez.
Mout a a feire et mout a fet.»

Le jour du combat décisif, ils se rassemblent comme à Pentecôte ou à Noël pour écouter les orgues; les pucelles avaient jeûné trois jours pour que Dieu accordât *force et vertu ... au chevalier qui devoit feire la bataille por les cheitis* (3546–3547/ 3530–3531).

3593/3577 Et mout i avoit de cheitives
Qui mout estoient antantives
An orisons et an proiieres.
Li prison et les prisonieres
Trestuit por lor seignor prioient,
Qu'an Deu et an lui se fioient
De secors et de delivrance.

Leur joie éclate après la victoire de leur libérateur:

3920/3902 Lancelot tuit beneïssoient:
Et ce poez vos bien savoir
Que lors i dut grant joie avoir,
Et si ot il sanz nule dote.
La janz estrange assanble tote,
Qui de Lancelot font grant joie,
Et diënt tuit por ce qu'il l'oie:
«Sire, voir, mout nos esjoïmes
Tantost con nomer vos oïmes,
Que seür fumes a delivre
Qu'or seriiens nos tuit delivre.»
A cele joie ot mout grant presse,
Que chascuns se painne et angresse
Comant il puisse a lui tochier.
Cil qui plus s'an puet aprochier
An fu plus liez que ne pot dire.

S'ils peuvent revendiquer Lancelot comme leur, ce n'est pas seulement qu'il les ait sauvés, c'est que lui aussi était venu à eux comme un des leurs. Juste après que la tombe a désigné Lancelot comme le sauveur attendu, le moine demande son nom au héros, qui refuse de le révéler et dit seulement:

1941/1929 «Uns chevaliers sui, ce veez,
Del rëaume de Logres nez.»

Il répondra de la même façon à la demoiselle amoureuse, avant qu'elle ne le quitte, et encore au vavasseur:

2016/2004 «Ne vos ai je dit que je sui
Del rëaume le roi Artu?»

2093/2081 «Del rëaume de Logres sui.»

Est-ce forcer le texte que de voir un signe dans cette insistance? Dans sa réussite, et malgré sa réussite pourrait-on dire, Lancelot se présente sous sa qualité à la fois la plus commune et la plus pleine, dans cette condition de chevalier de Logres qui l'unit à ceux qu'il va libérer, et qui pourront dire de leur côté:

2969/2955 «Sire, nos venimes pieç'a
Del rëaume de Logres ça.
Né an somes ...»

2105/2093 «Sire, de vostre terre somes.»

Une solidarité d'origine et de condition rapproche le libérateur des prisonniers.

Nous nous sommes attachés jusqu'ici au schème mythique de l'ensemble, aux vertus proprement héroïques du héros, à l'absolu et à la vérité du monde de l'aventure, à la vocation messianique du libérateur. Reste maintenant que ce libérateur l'est par amour pour une femme et que le sort des exilés semble l'intéresser bien moins que son amour.

Lancelot aimait la reine dès avant le défi de Méléagant: il ne doit pas subsister de doute à ce sujet. A preuve les paroles que la reine murmure en montant à cheval, bien sûr,

211/209 Ha! ha! se vos le seüssiez,
Ja, ce croi, ne me leississiez
Sanz chalonge mener un pas!

mais aussi d'autres passages qui impliquent comme celui-là non seulement que cet amour existe, mais que la reine, et probablement même ses intimes, le connaissent. Si la sage pucelle a le cœur *riant et lié et sain* (3678–3679/3662–3663) lorsqu'elle apprend que le chevalier de Logres qui combat contre Méléagant sous les fenêtres du donjon s'appelle Lancelot du Lac, c'est sans doute qu'elle connaît son amour pour la reine et qu'elle ne doute plus alors qu'en la voyant il ne reprenne *force et hardemant* (3662/3646); c'eût été vrai peut-être de n'importe quel chevalier, comme elle se le disait, mais puisqu'il s'agit de Lancelot, il n'y a plus de doute!

La reine, elle, reconnaît à Lancelot la qualité d'*ami:*

4215/4197 «Ha! lasse, de quoi me sovint,
Quant mes amis devant moi vint
Et jel deüsse conjoïr,
Que je nel vos neïs oïr!»

Bien plus, elle sait qu'il lui appartient depuis toujours:

4202/4184 Et mout se blasme et mout s'ancoupe
Del pechié qu'ele fet avoit
Vers celui don ele savoit
Qui suens avoit esté toz dis.

Le reproche qu'elle lui fait d'avoir hésité à monter sur la charrette n'a de sens d'ailleurs que par rapport à l'amour qu'il prétendait lui vouer.

De son côté, elle n'a pas attendu de le croire mort pour l'aimer en retour, puisqu'elle avoue n'avoir vécu que pour lui:

4193/4175 Se ce est voirs que cil morz soit,
Por la cui vie ele vivoit.

Lancelot le savait et pouvait de son côté l'appeler *amie,* c'est-à-dire non pas «aimée» seulement, mais aussi «aimante»:

4377/4359 «Ainz est amors et corteisie
Quanqu'an puet feire por s'amie.
Por m'«amie» nel fis je pas.
Ne sai comant je die, las!
Ne sai se die «amie» ou non;
Je ne li os metre cest non.
Mes tant cuit je d'amor savoir,
Que ne me deüst mie avoir
Por ce plus vil, s'ele m'amast,
Mes ami verai me clamast,
Quant por li me sanbloit enors
A feire quanque viaut amors,
Neïs sor charrete monter.»

S'ele m'amast: cet irréel du passé s'en réfère, pour le mettre en cause, à l'amour que la reine lui avait avoué.

Rien n'est donc plus clair: Lancelot et Guenièvre s'aimaient déjà avant le début du roman; mais Chrétien n'y insiste pas, car son intérêt va à la crise déclenchée par l'irruption de Méléagant aussi bien dans les amours de Lancelot et de Guenièvre que dans la tranquillité de la cour arthurienne. Amours restées chastes jusqu'ici, sans doute – si la reine exprime bien aux vers 4242–4247/4224–4229 le regret d'une joie qu'elle n'a jamais eue – mais dont la crise justement hâtera l'accomplissement.

Si le schème du roman fait du salut de la reine la condition d'un salut plus général, Lancelot, lui, ne semble préoccupé que du salut de la reine. Il vient bien en aide aux exilés de Logres révoltés contre leurs maîtres de Gorre, mais à chaque fois qu'il parle lui-même de sa quête, il ne la définit que par rapport à la reine:

2149/2137 «Onques n'i ving por autre chose.»

3363/3347 «Autre besoinz ça ne m'amainne.»

Il ne mesure pas les exigences de sa mission à la libération des exilés, mais à celle de la reine:

1110/1098 «Meüz sui por si grant afeire
Con por la reïne Guenievre.
Ne doi mie avoir cuer de lievre
Quant por li sui an ceste queste.»

En somme, dans un schème qui veut que le sort de la reine et celui des prisonniers au royaume de Gorre se jouent dans un combat contre Méléagant, le champion de la cour arthurienne combat par amour pour la reine, sans se soucier outre mesure des prisonniers, qui pourtant l'attendent puis le fêtent comme un messie.

Il n'y a rien là de contradictoire ni de choquant, si l'amour est à la hauteur de la mission héroïque et libératrice; mais la contradiction serait violente entre un Lancelot, esclave servile de son amour, homme pantin ou chevalier marionnette manié par Guenièvre[15], et le champion dont nous avons décrit la haute stature. Il faut donc que Chrétien ait vu Lancelot grand dans l'amour, grandi par l'amour, comme il est nécessairement grand dans l'affabulation mythique.

Lancelot, certes, se montre humble et obéissant, mais faut-il avoir la vue courte pour voir de la servilité dans sa soumission! Lancelot s'expliquera à ce sujet en des termes d'une grande noblesse dans la *Mort Artu:* «Conment, sire, fet la damoisele, n'est pas vostres cuers si abandonneement a vos que vos en puissiez fere a la vostre volenté? – Damoisele, fet il, ma volenté en faz ge bien, car il est del tout la ou ge vueill que il soit ne en nul autre leu ne voudroie ge mie que il fust; car il ne porroit estre en nul leu si bien assenés comme il est la ou ge l'ai assis; ne ja Dex ne doinst que il de ceste volenté se departe, car aprés ce ne porroie ge vivre un jour si a aise come je fais orendroit.»[15a]

Accueilli par la reine comme on sait, il lui donne aussitôt raison, se préjuge coupable et se demande quelle faute il a commise. Au tournoi, il ne discute pas un instant l'ordre de la reine et accepte par amour de se couvrir de honte. Mais Chrétien ne présente pas pour autant Guenièvre comme une femme dure, autoritaire et cruelle, recherchant volontairement l'avilissement de son ami. Nous n'avons aucune raison de douter de la sincérité des regrets poignants que Chrétien lui prête:

4198/4180 De li ocirre est si estoute
Que sovant se prant a la gole;
Mes ainz se confesse a li sole,
Si se repant et bat sa coupe,
Et mout se blasme et mout s'ancoupe
Del pechié qu'ele fet avoit
Vers celui don ele savoit
Qui suens avoit esté toz dis,
Et fust ancor se il fust vis.
Tel duel a de sa cruauté
Que mout an pert de sa biauté.
Sa cruauté, sa felenie
L'ont plus atainte et plus blesmie

---

[15] Cf. les références dans mon article des *Mélanges offerts à Rita Lejeune.*

[15a] *La Mort Artu, roman du XIIIe siècle,* édité par J. Frappier, Genève ²1956, p. 41–42.

Que ce qu'ele voille et geüne.
Toz ses mesfez ansanble aüne
Et tuit li revienent devant,
Toz les recorde et dit sovant:
«Ha! lasse, de quoi me sovint,
Quant mes amis devant moi vint
Et jel deüsse conjoïr,
Que je nel vos neïs oïr!
Quant mon esgart et ma parole
Li veai, ne fis je que fole?
Que fole? Ainz fis, si m'aïst Deus,
Que felenesse et que cruëus.
Et sel cuidai je feire a gas,
Mes einsi nel cuida il pas,
Si nel m'a mie pardoné.

On sait d'autre part que si elle demande au chevalier qui éclipse tous les autres par sa force et sa bravoure de combattre *au noauz,* c'est pour s'assurer, par l'obéissance qu'elle lui verra, qu'il s'agit bien de Lancelot. Aussitôt que ce but est atteint, elle lui fait dire de combattre au mieux:

5888/5868 Et la pucele s'an repeire,
S'est a la reïne venue,
Qui mout l'a corte et pres tenue
Tant que la response ot oïe,
Don ele s'est mout esjoïe
Por ce qu'or set ele sanz dote
Que ce est cil cui ele est tote
Et il toz suens sanz nule faille.
A la pucele dit qu'ele aille
Mout tost arriere et si li die
Que ele li comande et prie
Que tot «le miauz» que il porra.

Au demeurant, le caractère de Guenièvre importe-t-il au roman? Son accueil comme ses ordres au tournoi ne dessinent pas tant un caractère qu'ils ne sont l'occasion, pour Chrétien, d'en accuser un autre. Il me paraît qu'il s'intéressait beaucoup moins aux exigences de la reine qu'aux gages d'un amour parfait que Lancelot donne en s'y soumettant volontairement. Elles avaient pour lui cette «utilité»: révéler, illustrer chez Lancelot le don total de soi-même. D'ailleurs, comme l'ont montré avec beaucoup de sensibilité et d'intelligence L. Maranini[16] et A. Fierz-Monnier[17], la dame que Lancelot aime et vénère est au fond sa propre création. Nécessairement absente de la quête dont elle est la fin, elle est une idée,

[16] *Queste e amore cortese nel Chevalier de la charrete, Rivista di letterature moderne 2* (1951), 218.
[17] *Initiation und Wandlung,* Diss. Zürich 1951, p. 43.

une réalité spirituelle à laquelle le héros tend, plus qu'un être de chair, et l'amour peut-être plus que son objet réel. Ce sont les exigences de l'amour et non celles de Guenièvre qui lancent le héros dans la quête et l'y maintiennent à la hauteur des épreuves. C'est dans le *penser* de sa dame qu'il se concentre et s'absorbe au point de ne plus rien voir ni rien entendre du monde extérieur: une pensée qu'il cultive, qu'il chérit, dont il *se delite et pest* (1373/1361), et qu'il n'aime pas qu'on interrompe:

894/884 Lors li cort sus li charretons,
Si jure quanqu'il puet veoir
Que mar le fist el gué cheoir
Et son panser mar li toli.

Est-ce même vraiment une femme de chair dont il adore en défaillant les cheveux comme des reliques, devant laquelle il se prosterne, et dont il salue la chambre comme un autel? «Dans le cœur de Lancelot, il y a quelque chose de plus que la reine Guenièvre; il y a la Reine, une créature à laquelle il croit comme à une relique. Le caractère sacré de la reine émane de l'esprit même de Lancelot.»[18]

Lancelot lui a tout donné de lui-même: l'amour est le lieu de son absolu. *Reison,* c'était le relatif et la morale du monde, l'honneur selon le monde. En la repoussant et en sautant dans la charrette, Lancelot adopte les valeurs autonomes de l'amour, contraires parfois à celles du monde.

369/365 Mes reisons qui d'amors se part
Li dit que de monter se gart,
Si le chastie et si l'ansaingne
Que rien ne face ne n'anpraingne
Don il et honte ne reproche.
N'est pas el cuer, mes an la boche
Reisons, qui ce dire li ose;
Mes amors est el cuer anclose,
Qui li comandë et semont
Que tost sor la charrete mont.
Amors le viaut et il i saut;
Que de la honte ne li chaut
Puis qu'amors le comande et viaut.

4387/4369 Quant por li me sanbloit enors
A feire quanque viaut amors.

La déraison de l'amour, sa folie ou son absolu, oppose Lancelot à Gauvain, qui est ici, comme dans le *Conte du Graal,* l'incarnation de la norme et de la mesure. Gauvain fait la leçon, au nom de la raison:

224/222 Mes a nelui n'an pesa tant
Que del siure s'antremeïst,
Tant que mes sire Gauvains dist

[18] L. Maranini, *op. cit.,* p. 218.

Au roi son oncle an audiance:
«Sire, fet il, mout grant anfance
Avez feite, et mout m'an mervoil.»

Plus tard, il a conservé son cheval et n'a pas besoin de monter dans la charrette d'infamie, c'est entendu, mais la différence de son attitude avec celle de Lancelot ne se réduit pas à cela, et Chrétien a certainement mis quelque intention dans ces vers:

382/378 Et mes sire Gauvains s'esquiaut
Aprés la charrete poignant,
Et quant il i trueve seant
Le chevalier, si s'an mervoille;
Puis dist au nain: «Car me consoille
De la reïne se tu sez.»
Et cil dist: «Se tu tant te hez
Con cist chevaliers qui ci siet,
Monte avuec lui, se il te siet,
Et je te manrai aprés li.»
Quant mes sire Gauvains l'oï,
Si le tint a mout grant folie,
Et dit qu'il n'i montera mie,
Car trop vilain change feroit
Se charrete a cheval chanjoit.

Honoré par la maîtresse de maison au château du lit de la merveille, Gauvain l'entretient galamment dans l'embrasure d'une fenêtre, tandis que Lancelot se laisse presque tomber de la sienne dans le désir fou de suivre la reine qui disparaît. Gauvain le rappelle de *desverie* à raison:

575/571 «Merci, sire, soiiez an pes!
Por Deu, nel vos pansez ja mes
Que vos façoiz tel desverie.»

Alors que Lancelot se met tout entier à la disposition de la demoiselle du carrefour et lui promet d'accomplir ce qu'elle voudra, Gauvain, plus prudent, plus mesuré, ne s'engage à faire pour elle que ce qui sera en son pouvoir:

625/621 Et mes sire Gauvains li dit:
«Dameisele, se Deus m'aït,
Je vos an promet a devise
Que je mete an vostre servise,
Quant vos pleira, tot mon pooir,
Mes que vos me diiez le voir.»
Et cil qui fu sor la charrete
Ne dist pas que il li promete
Tot son pooir, einçois afiche
Come cil cui amors fet riche
Et puissant et hardi par tot,

Que sanz arest et sanz redot
Quanquë ele viaut li promet
Et tot an son voloir se met.

Entre les deux ponts enfin, le Pont Evage et le Pont de l'Epée, Gauvain choisit avec bon sens le moins périlleux (669/665, 673/669, 700/696). Encore y échouera-t-il et faudra-t-il le repêcher avec des perches et lui faire dégorger toute l'eau qu'il aura bue avant d'en obtenir aucune parole (5125–5148/5105–5128).

Ce n'est donc pas le chevalier de gabarit normal et de morale commune qui sauve la reine et les prisonniers de Gorre, mais un homme qui pousse sa passion jusqu'à l'absolu, se donne sans rien réserver de lui-même, et règle sa conduite sur les lois autonomes de l'amour. L'amour ne me paraît pas l'emporter sur l'honneur comme une valeur sur une autre valeur, mais comme l'absolu sur la norme.

Il reste remarquable que l'absolu qui devient ainsi une condition, ou du moins un facteur, du salut de la communauté, ne réside pas dans l'application la plus rigoureuse de la morale commune, mais dans celle d'un idéal différent et parfois contraire. Sur ce point, le *Conte du Graal,* auquel on pense invinciblement, est peut-être moins troublant. En effet, la petite communauté du graal, qui attend Perceval comme son libérateur, incarne les mêmes principes spirituels que Perceval doit ranimer en lui pour la sauver; or je ne sais pas retrouver dans la *Charrette* cette harmonieuse cohérence. Néanmoins, les héros de l'un et de l'autre roman partagent une clarté particulière, qu'ils me semblent devoir tous deux à cette folie, à cette exigence déraisonnable qui les éloigne de la commune morale arthurienne et chevaleresque, alors qu'Erec et Yvain – mais déjà moins Yvain qu'Erec – obéissent à la morale de leur milieu. Il y a déjà beaucoup de Perceval en Lancelot, ou encore beaucoup de Lancelot en Perceval: mêmes extases de part et d'autre, même prédestination, même caractère messianique rédempteur, et même violence «sauvage», parfois, dans les gestes; ainsi lorsque Lancelot empoigne la cuisse du chevalier du gué, *sel sache et tire et si l'estraint Si duremant que cil se plaint* (817–818/807–808). Je devine pour ma part dans les exigences de l'amour à l'égard de Lancelot la préfiguration, le premier dessin de celles de la charité à l'égard de Perceval; les premières sont au fond, comme les secondes, de nature spirituelle; elles demandent aussi renoncement au monde et comme une conversion.

L'amour de Lancelot est-il l'amour courtois? Il faut s'entendre. Si l'on désigne de ce nom l'amour intellectuel codifié par André le Chapelain et débattu dans ses jugements, je dirais non. Pour moi, le *Lancelot* n'est en rien l'illustration didactique d'un art d'aimer et ne procède pas d'une conception selon laquelle «l'amour est un art, une science, une vertu, qui a ses règles comme la chevalerie»[19]. Mais si l'on entend dire que dans la conception et la peinture de l'amour, et d'un amour brûlant et grand, Chrétien a intégré certaines valeurs courtoises, comme, entre d'autres,

[19] G. Paris, *op. cit.,* p. 519.

l'obéissance et la prouesse par et pour l'amour, qu'il a vu et décrit un amour exemplaire sous les aspects que lui donnait l'idéologie courtoise de l'amour, alors oui, bien sûr! Il faut prendre garde cependant que, dans l'expression «amour courtois», l'adjectif n'efface pas le substantif et que l'amour courtois ne masque pas l'amour tout court, comme j'ai l'impression qu'il le fait parfois, dans une critique au fond historique à l'excès: toute grandeur authentique ne transcende-t-elle pas la réalité contemporaine? C'est donc un amour sans épithète aussi que Chrétien célèbre, à travers cet amour que nous appelons «courtois» parce que le romancier met en œuvre les valeurs qui composaient aux yeux de ses contemporains le tableau idéal de l'amour. Il ne faudrait pas que, qualifiant de «courtois» l'amour de Lancelot, nous le réduisions à la casuistique des jeux-partis, des débats et des jugements du *Tractatus* d'André le Chapelain. Car Lancelot n'applique pas les règles d'André: il se donne corps et âme, pénètre au royaume sans retour, arrache la reine aux mains de Méléagant et libère les prisonniers de Gorre. Son amour est à la hauteur du schème mythique, dans lequel il trouve son cadre et sa place.

Une communauté humaine, la cour d'Arthur, abattue par la captivité d'une partie de ses membres au royaume dont nul ne retourne et par la menace mortelle qui pèse sur la reine, est rendue à la joie par un héros. Celui-ci pousse à l'extrême le courage, c'est-à-dire tout ce qui est contraire à la crainte, et la concentration, c'est-à-dire tout ce qui est contraire à la négligence. Au travers d'épreuves qui l'attendent et le désignent, il pose les questions, dissipe les fantasmes, élucide. Le sens et le terme de sa mission sont dans la libération des captifs qui l'espèrent comme un messie, mais il l'accomplit par amour pour l'être qu'il s'agit de sauver pour les sauver tous, un amour qui est le lieu de son absolu. Une vocation personnelle pleine, intense, tendue, sans faille ni contours, aboutit magnifiquement au salut de tous, dont elle rachète les craintes et la pusillanimité. Tels me paraissent être le dessin et la signification d'ensemble du *Lancelot*.

Plusieurs objections pourraient être faites sans doute. Je n'en retiendrai que deux, d'ailleurs complémentaires. Selon la première, Chrétien n'aurait pas voulu la signification mythique; il aurait, au mieux, laissé seulement subsister quelques traces du conte qu'il utilisait. A preuve – et voici le second point: la signification mythique et symbolique manque à la deuxième moitié du roman, dans laquelle chacun s'accorde à voir une création originale de Chrétien.

Il faut, je crois, accepter franchement la seconde objection et en reconnaître le bien-fondé, car il est difficile de la réduire. Seule à ma connaissance A. Fierz-Monnier l'a tenté, en voyant dans la fin du roman, en particulier dans l'emprisonnement de Lancelot, le symbole des difficultés éprouvées par le héros épris d'absolu à réintégrer la communauté sociale. On reconnaîtra de toute façon que, si Chrétien voulait, pour des raisons qui nous échappent mais qui tenaient peut-être aux exigences de son public, donner à son roman approximativement la même longueur

qu'aux précédents, il lui était pourtant difficile de ramener Lancelot à la cour en même temps que la reine pour les y faire vivre côte à côte. La durée de leur liaison sera l'affaire du *Lancelot-Graal;* elle ne s'accordait très probablement pas avec le dessein de Chrétien, qui aura vu la nuit d'amour, unique, comme le signe d'une vérité spirituelle ou sentimentale bien plutôt que comme un événement destiné à se répéter dans l'histoire: contrairement à ce qu'on a dit, la *Charrette* n'est pas le roman de l'adultère.

Quoi qu'il en soit, le fait est là: le *Lancelot* se compose de deux parties très différentes, non seulement dans leur signification, mais dans leur composition, comme l'a fait remarquer avec justesse Jean Frappier[20]. La première, jusqu'au Pont de l'Epée inclusivement, est construite sur le schème d'une quête jalonnée d'aventures que le héros traverse et qui n'ont pas d'autre lien au plan narratif que la quête elle-même; c'est le type de composition d'*Erec,* d'*Yvain* et de *Perceval.* La seconde partie obéit en revanche à une construction plus logique, combinant en intrigue des événements qui s'enchaînent: c'est le type de composition du *Cligès.* Le *Lancelot* réunit donc deux types de composition que Chrétien a utilisés ailleurs séparément. Cela provient vraisemblablement de ses matériaux: le schème quête et aventures traversées correspondrait à la partie traditionnelle sous-tendue de contes mythiques et perpétuant leur signification; le type intrigue conviendrait à la partie inventée, porteuse d'une psychologie plus proche. Il faut donc admettre, je crois, que Chrétien s'est laissé aller à continuer une œuvre de haut vol, pour laquelle il avait eu le soutien de contes plus anciens, par un récit bientôt vide du sens qui gonflait le début. Rendons-lui cette justice de croire, avec Jean Frappier[21], qu'il a planté là, avant de la mener à son terme, cette pauvre intrigue qui l'ennuyait.

Quant à l'objection selon laquelle la signification symbolique et mythique que nous avons reconnue à la première partie du roman ne serait qu'affleurement d'un mythe préexistant, affleurement volontairement maintenu mais étranger à la signification du roman, on pense aussitôt à l'étude pénétrante et clarifiante de Jean Fourquet sur le rapport entre l'œuvre et la source chez Chrétien de Troyes[22]. On sait que pour Jean Fourquet, certains épisodes des romans de Chrétien se caractérisent par une double cohérence: la cohérence chevaleresque et courtoise d'une part, et d'autre part la cohérence mythique que Chrétien «laisse transparaître, en quelque sorte en filigrane» (p. 300), parce qu'il apprécie, en artiste, la séduction qu'exercent sur l'esprit du lecteur les motifs féeriques. Mais la cohérence chevaleresque et courtoise reste prépondérante «et la cohérence du plan mythique est toujours assez effacée; Chrétien semble n'en laisser que juste assez pour produire l'effet

[20] *Op. cit.,* p. 134.

[21] *Op. cit.,* p. 125, N 1.

[22] *Le rapport entre l'œuvre et la source chez Chrétien de Troyes et le problème des sources bretonnes, RomPhil. 9* (1955–1956), 298–312.

qu'il recherche, une certaine coloration ambiguë et chatoyante. Il y a là un compromis supérieur entre une littérature pour qui le merveilleux est fin en soi ... et une littérature didactique, entièrement chevaleresque ... Chrétien utilise l'attrait de l'une, et le met au service des fins de l'autre ...» (p. 302).

Cette analyse si remarquable ne me satisfait pas entièrement pour le *Lancelot,* puisque le schème d'une quête de l'être aimé au royaume sans retour et d'une libération des morts, que Chrétien emprunte sans doute à ses sources, ne me paraît pas seulement transparaître en filigrane, mais être franchement et volontairement assumé par l'auteur, au point de contribuer à la signification du roman.

Je rappellerai à ce propos que la double cohérence reconnue par Jean Fourquet n'est pas la seule que l'analyse puisse distinguer dans l'œuvre de Chrétien de Troyes. L'exemple qui atteste de la façon la plus probante que celui-ci jouait simultanément sur deux claviers ne concerne pas la dualité mythe–psychologie courtoise. Lorsque le romancier attribue le silence de Perceval, une fois à l'enseignement de Gornemant de Gort, et une autre fois au péché du héros à l'égard de sa mère, nous ne savons plus que croire, formés que nous sommes par les principes logiques d'identité et de non contradiction. Mais Chrétien raisonne autrement, ou plutôt, il ne raisonne pas, il représente, en étageant, en superposant les signes et leurs significations. Dans le cas particulier, il faut se rappeler que toute la formation de Perceval se déroule sur deux plans; au plan avoué, extérieur, il acquiert une formation chevaleresque et courtoise et y réussit; au plan caché, intérieur, celui de l'âme et de la vocation spirituelle, il échoue, marqué qu'il est au départ par le péché de non-amour, de non-charité. On comprend facilement dès lors que, contradictoires pour nous, les deux motifs donnés à son silence devant la lance et le graal se situent en réalité chacun sur l'une des deux pistes parallèles de cette carrière d'élection: l'enseignement de Gornemant sur la piste de la formation chevaleresque, le péché de la mère sur celle de la charité. La double cohérence engage donc ici un sens apparent, une cohérence psychologique immédiatement saisissable, et d'autre part un sens caché, plus difficile à saisir (surtout lorsqu'il n'est pas explicité comme ici), plus important aussi, vraiment significatif, qui double l'autre en profondeur. Il ne me semble pas impossible que cette double cohérence-là ait rencontré parfois plus ou moins exactement la double cohérence de Jean Fourquet, la signification profonde du roman recouvrant partiellement celle du mythe. C'est en somme ce que je crois qu'il est arrivé pour le *Lancelot,* dont le sens apparent me semble presque constamment perméable à une signification plus profonde qui rejoint celle du récit mythique.

«Entre les deux cohérences, l'accord ne saurait être parfait: il y a des cas où l'une devra céder devant l'autre.»[23] Par exemple, je ne vois pas de place dans la cohérence psychologique pour le caractère messianique de Lancelot, lié exclusive-

[23] J. Fourquet, *op. cit.,* p. 300.

ment à la libération des prisonniers de Gorre; il n'y a là sans doute que cohérence mythique. En revanche, la fin du roman ne se justifie, et encore, que dans la cohérence psychologique. Mais ailleurs l'étagement des signes et des sens donne à la narration une profondeur inimitable.

Méléagant est le prince d'un pays ennemi dont l'accès difficile explique seulement pourquoi Arthur ne l'a pas réduit encore[24], mais le royaume de Gorre est en même temps, dans la signification profonde du roman lui-même, le royaume des morts. La charrette est une sorte de pilori roulant exposant ceux qu'il véhicule au déshonneur, comme Chrétien se donne beaucoup de peine pour l'expliquer, car il faut de toute nécessité que cette charrette entre dans la cohérence psychologique: Chrétien en effet n'écrit pas un conte de l'au-delà et il ne peut pas mettre en scène, comme cela, la charrette de la mort! Mais dans la signification profonde de ce roman d'amour chevaleresque, la charrette reste celle de la mort et Lancelot ne s'expose pas seulement au déshonneur en y montant. Si les contemporains de Chrétien se signaient en invoquant Dieu quand ils rencontraient une charrette (343–346/341–344), ils devaient bien savoir pourquoi, et cette charrette leur disait sans doute plus de choses qu'à nous ... Sur le chemin qu'a suivi la reine et qu'il parcourt à sa recherche, Lancelot rencontre des aventures; mais cet itinéraire est aussi celui du héros libérateur acceptant de subir les épreuves qui l'attendent et le désignent; les qualités de Lancelot se doublent des vertus du héros. L'amour qu'il porte à la reine procède sans doute de l'idéologie amoureuse du temps, et c'est sa cohérence psychologique, mais son caractère absolu comme la dévotion religieuse qui l'accompagne évoquent une consécration qui n'est plus de ce monde.

Charles Foulon a remarqué à propos de la charrette de la mort: «Des mythes primitifs aux images courtoises se continue, dans le roman, ... un travail de rationalisation.»[25] Si l'on veut; mais l'originalité et la réussite de Chrétien, c'est, en sens inverse, que l'on puisse remonter de son roman au mythe, de la cohérence narrative immédiate à celle du récit mythique, qui se prolonge et s'ouvre sur un sens symbolique général, dans une «correspondance» profonde étrangère aux contradictions apparentes. Ou encore, comme l'a remarquablement analysé Lorenza Maranini, les attitudes et les gestes concrets de la cohérence psychologique sont si fortement significatifs qu'ils se muent en symboles[26]. Au demeurant, au point où nous en sommes, il faudrait relire en guise de conclusion les belles pages de Robert Guiette sur *Symbolisme et «senefiance» au moyen âge:* «Dans la littérature profane ..., on peut rencontrer – non moins que dans l'Ecriture – des sens multiples et, par conséquent, la lettre y peut couvrir l'esprit, la surface une signification profonde, l'histoire un

[24] S. Hofer, *Chrétien de Troyes. Leben und Werke des altfranzösischen Epikers,* Graz-Köln 1954, p. 137.

[25] *Les deux humiliations de Lancelot, BBSIA 8* (1956), 90.

[26] *Op. cit.,* p. 219.

sens allégorique ...»[27] L'histoire, ici, ne concerne pas un pays concret, mais déjà un monde légendaire et significatif; les allégories se profilent sur divers plans au delà de ce premier éloignement, de sorte que les limites dernières se dérobent et que la signification de l'œuvre n'est pas arrêtée: le contraire d'un catéchisme courtois!

Je me rends compte et j'avoue en terminant que j'ai essayé de m'expliquer sur la poésie et la beauté auxquelles je suis sensible **dans** le *Lancelot* plus peut-être que sur une signification exacte **du** *Lancelot*. Mais n'est-il pas permis de laisser de temps à autre les passages obligés de l'exactitude pour les chemins plus personnels de la vérité? Or je suis sensible surtout à la beauté que donne au *Lancelot* l'accord du sens avec le mythe, beauté qui gagne tant en *profondeur* à nous apparaître à travers le dessin plus accusé de la narration proche, comme la prairie féerique où jouaient chevaliers et demoiselles dut apparaître plus claire et plus belle aux yeux de Lancelot d'être vue à travers le feuillage sombre des derniers arbres de la forêt.

Neuchâtel *Jean Rychner*

[27] *Questions de littérature*, p. 34–35.